

Une flamme dans le regard

Je me laissai conduire sans la moindre résistance.

Le relent de brûlé imprégnait encore mes narines, si bien que je ne remarquai pas tout de suite l'odeur qui m'accompagnerait dorénavant, mélange de désinfectant et de matières fécales.

Mon attention toute entière se portait sur la main ferme serrée sur mon épaule, qui imprimait sur ma peau les plis de mon chemisier. Une main d'homme, à coup sûr. Je l'imaginai assez grand, parfaitement rasé, un de ces hommes qui n'ont pas besoin de blouse blanche pour affirmer leur autorité.

Je me demandai s'il cherchait à me faire réagir, par la pression de sa main, par sa présence imposante, par son silence, ponctué seulement par le bruit régulier de ses pas sur le sol froid que mes pieds nus frôlaient à peine. Il portait des semelles dures, chaussures de ville sans doute, soigneusement lacées. Je respirais calmement.

La rumeur de l'exil berçait ma nonchalance.

L'écho des cris étouffés par les murs matelassés faisait grincer mes tympanes. Parfois, un rire. Souvent, le silence. Seuls les murs blancs savent avaler les sons de cette manière.

« Je ne crois que ce que je vois », disais-je. Et je me brûlais les yeux.

L'air changea soudain. J'étais entrée dans une pièce.

La main quitta mon épaule. La porte se ferma. Ont-ils laissé la lumière ? Je m'approchai de la fenêtre ouverte, laissant le silence de la nuit m'envelopper. La cour mal entretenue, avec sa rangée d'arbres tordus, s'imposa à moi avec le hurlement muet d'une femme en détresse. Je voulais le noir pour me confondre avec le monde.

Une bourrasque fit frémir les feuilles comme une flamme ;

Entre les murs de l'hôpital, une voix inconnue s'éleva dans la nuit.